PREMIERE ANNEE N° 27 — 35 centimes — SAMEDI 7 NOVEMBRE 1925

L'INSURGÉ

ABONNEMENTS :
France. 6 mois, **6 fr.** ; 1 an, **12 fr.**
Extérieur. 6 mois, **9 fr.** ; 1 an, **18 fr.**
Chèque postal **Colomer 724-45.**

Journal d'action révolutionnaire et de culture individualiste

Rédaction et Administration :
259, Rue de Charenton, 259 PARIS

Hebdomadaire, paraissant le Samedi

sous la direction d'André COLOMER

AUX ASSISES DE LA SEINE

Colomer dénonce les machinations policières

Voici le Criminel !

J'ai tenu le mouchard sous mes yeux durement fixés et la sale bête a dû crier : « Grâce! »

On a vu l'agent provocateur dans toute sa hideuse hypocrisie se débattre avec des gestes grotesques — et ce fut un soulagement public que cette exécution définitive de Le Flaoutter.

Ainsi je rendais à ses maîtres — chefs de police et de « justice » — le piteux auxiliaire pris en flagrant délit.

« Si je dénonce Le Flaoutter, c'est parce qu'il vous appartient, Messieurs les Juges. Il est un des dignes instruments de votre Etat que j'exècre. Je vous rejette cette ordure qui vous revient tout naturellement. »

Et j'ai dit Le Flaoutter s'insinuant, gluant, dans tous les milieux révolutionnaires. Je l'ai montré flattant les anarchistes contre les communistes et les communistes contre les anarchistes et parvenant au poste de secrétaire général du Comité pour l'Amnistie. Le bourreau allait être chargé de faire libérer ses victimes.

Et j'ai dépeint le personnage dans l'exercice de ses épouvantables fonctions.

J'ai révélé ses louches agissements à Brest dans les milieux ouvriers qui n'ont pas attendu 1925 pour le vomir.

J'ai raconté son insidieuse visite chez moi et à la rédaction du *Libertaire*, quelques temps avant le crime, quand il vint me tendre un filet de trahison dont je me défiai tout de suite.

Enfin je jetai le pavé en plein dans la mare des machinations policières en clamant bien haut :

« Oui, Le Flaoutter vendait des armes. Et si l'on n'a pas eu trace de son fournisseur, de son fabricant, c'est que LE MAGASIN DE GROS où le libraire se fournissait C'ETAIT LA SURETE GENERALE. »

En osant prononcer ces mots, je savais tout ce que j'encourrais, mais je savais aussi quel puissant rayon de lumière je projetais dans l'ignoble nuit puante.

∴

Je me souvenais alors du petit Gohary qui, lui aussi, avait eu affaire à l'épouvantable libraire du Boulevard Beaumarchais et, lui aussi, était mort en un « suicide » officiel, aussi mystérieusement que le petit Philippe.

J'évoquais tous ceux qui avaient dû aller dans cette boutique, échouer dans cette souricière, tomber entre les pattes du mouchard hypnotiseur. Combien de victimes inconnues de nous, mortes ou emprisonnées!

Et, tout de suite, ma pensée allait au-delà du crapaud qui se débattait, là, sous ma botte... Je voyais les chefs dont ce grimaçant pygmée n'était que l'infernal jouet. Le Flaoutter s'était contenté de détailler le meurtre. Les criminels en gros, les assassins patentés et encore respectés étaient plus haut, encore debout: c'étaient tous les grands fonctionnaires de la Police dont nous allions entrevoir quelques spécimens au cours de ce procès.

Ah! la répugnante faune... Nous en avons vu de tous les modèles et de toutes les couleurs. Du jaunâtre et fuyant Lannes au bovin Marlier, il y avait toute la gamme de la brutalité et de la couardise, de la servilité meurtrière et du chantage impudent. A quoi bon rappeler les noms de ces bêtes de pourriture sanguinaire : Colombo ou Gagneux ou Delange... Epouvantable défilé qui donnait la nausée aux plus aguerris...

Comment espérer tirer la vérité de ces fonctionnaires du Cloaque des mensonges? Stylés comme des larbins de la mort, ils ne pouvaient que répéter sur des tons diversement odieux l'identique leçon apprise par le chef des chefs qui se nomme Raison d'Etat.

Car, au delà de toutes ces gueules de flics, bavantes de leur rage meurtrière, il y eut, pour élucubrer l'assassinat de Philippe, pour le préparer, le faire exécuter, en garder le secret et tendre sur la vérité des faits un voile nocturne que l'on voudrait éternel, cette puissance d'obscurantisme dont sont responsables tous ceux qui ne conçoivent pas une vie humaine sans autorité, sans gouvernement, sans tribunaux et sans police.

∴

C'est cette Raison d'Etat qui empêche les pauvres petits gosses — qu'ils s'appellent Philippe Daudet, Gohary, ou d'un autre nom — de pouvoir cueillir librement les fleurs et les idées de la Vie, c'est elle qui les pousse sur les dangereux chemins de l'Aventure, c'est elle qui fait les Révoltés, c'est elle qui les pousse aux pires extrémités — et c'est elle qui lance sur leurs chemins les Le Flaoutter qui de la main droite leur tend un revolver tandis que de la main gauche ils font signe aux policiers. C'est la Raison d'Etat enfin, stupide Raison d'Etat qui permet à des Marlier et à des Lannes, protégés des Poincaré et des Millerand, d'ordonner à des Colombo d'assassiner les pauvres petits gosses qui se sentent pousser, comme les anges, les sublimes ailes de la Liberté.

M. l'Avocat général Peignot a déclaré pompeusement que la vérification de l'hypothèse du crime, tandis que onze policiers sont dans la confidence, serait la faillite de la conscience humaine.

Allons donc! Il ne peut s'agir ni de conscience, ni d'humanité, quand on a affaire à des brutes de police.

Mais nous pourrons répondre à M. l'Avocat général, représentant de l'Etat bourgeois, de cet Etat démocratique qui se réclame des fameux Droits de l'Homme et du Citoyen, que la conscience humaine ne peut naître qu'avec la faillite de la Raison d'Etat.

André COLOMER.

Mais l'heure est grave

Le gérant de l'hôtel havrais a témoigné. Il a jeté à la face de Léon Daudet avec un plaisir évident cette brave insulte « Je ne voulais pas dire que votre fils était un voleur et un misérable ». Pauvre bête. Faut-il donc que les hommes estiment à ce point les billets de cent francs, qu'ils mettent de la passion à insulter un mort de quinze ans coupable d'en avoir pris quelques-uns à son père. On peut tout tenir de ses parents, le meilleur et le moins bon, tout, sauf l'argent! O bel argent! Je vois d'ici le gérant de l'hôtel s'incliner bas devant ses clients cossus à qui il ne demande point où ils ont « gagné » le prix des chambres confortables et le service de M. Provis « qui n'est pas bête... » M. le gérant a peut-être un fils, mais il lui préfère certainement son argent!

*
**

Tout cela commence à devenir écœurant. Le débat vers la lumière retombe au niveau des platitudes sans horizon. Nous ne saurons sans doute jamais rien de ce qu'a fait Philippe de 10 heures du matin à 4 heures de l'après-midi le samedi 24 novembre.

Dans le fond de nous-même peu nous importe! Philippe est mort de trahison. Nous n'avons pas besoin de faits pour savoir qu'il y a eu crime. Il eût été sauvé, si le destin implacable ne l'eut conduit chez Le Flaoutter. Il est le fulgurant symbole d'une centaine de martyrs obscurs, tombés un à un.

En mai 1920, alors qu'une marée humaine déferlait en vagues noires sur Paris et sans oser ajouter le sang au sang clamait sa fatigue et sa douleur, il s'est trouvé un agent provocateur pour tuer un enfant de quinze ans, Lorne. Depuis, à chaque premier mai, il y eut un mort.

Il n'en faudrait pas long pour montrer que c'est à la police capitaliste que nous devons la séparation de la partie vivace de la classe ouvrière en deux tronçons saignants. Cela pourrait même s'appeler « La liquidation des armements »! Et venger Philippe Daudet c'est venger les morts de la Grange-aux-Belles, qui n'eurent pas besoin d'être nihilistes pour être abattus!!

Sachant le courage des anarchistes, la république et ses républicains comptait sur eux pour exécuter les besognes à faire au grand jour et qu'il fallait revendiquer. La besogne faite, la police mettait du poison sur le dos des pauvres enthousiastes. Cette fois les doses ont été trop fortes. Nous rejetons l'arsenic.

C'est plus heureux qu'on ne s'en doute. Nos idées sont peut-être les seules qui pourraient s'implanter dans le monde sans terreur et sans regrets. Elles transforment la lutte de l'homme contre l'homme en une autre lutte plus noble et plus intense de l'homme contre la matière et l'inconnu. Par le seul fait de libérer totalement les richesses naturelles de leur prison capitaliste, elle libère le travail humain de ses tares avilissantes et de ses routines insupportables. Et ces temps sont venus car le capital est touché à mort, la monnaie, plus que les royautés et les républiques, est périmée, l'Europe doit choisir : ou bien abolir l'argent et vivre par la seule force de son travail, ou devenir une colonie du nouveau continent.

Patience donc et courage, serrons-nous les coudes, et soignons nos forces. La pauvreté nous a laissé à tous le sens très net des revendications humaines. Et n'oublions pas il en est de nos idées comme des voyages pour Christophe Colomb : Pour qu'elles soient, il faut simplement y penser.

HAUTECLAIRE.

CLUB DES INSURGÉS

Mardi 10 Novembre 1925, à 20 heures 30, grande salle de l'Utilité Sociale, 94, boulevard Auguste-Blanqui :

Devait-on libérer
l'ingénieur Lafosse
Meurtrier d'André Sabatier ?

Grande controverse à laquelle participeront :

Le défenseur de Lafosse — Le défenseur de Mme Sabatier et

Me Henry TORRES

FIN DU GRAND DÉBAT SUR

La Révolution

Participation aux frais : 1 fr. 50

LOS PISTOLEROS (?) DE BURDEOS

Impressions d'audience

Je ne connaissais pas ces hommes; je ne les avais jamais vus.

Quand, le 11 juillet dernier, se répandit dans Bordeaux la nouvelle d'un attentat dans une usine de la banlieue, par quatre Espagnols, dont trois avaient été arrêtés, après avoir tué deux personnes et blessé très grièvement deux autres; quand je connus les premiers détails détails de cette sombre et formidable aventure, je fus curieux d'en connaître les auteurs.

Et puis, voici que l'on parle d'attentat terroriste. Voici qu'on parle de bande anarchiste. La police et la presse émettent toutes les hypothèses; on trouve des attentats analogues en Espagne et on rappelle le pillage de la banque de Gijon.

Un des quatre bandits : Aznar, dit « El Negro », est en fuite; en vain la police a tout fouillé; en vain elle a interrogé, arrêté et malmené de nombreux jeunes Espagnols. Et ne le trouvant pas, c'est à moi qu'elle s'adresse, la police; c'est moi qu'elle perquisitionne, et « El Negro » court toujours.

Et mon désir de savoir, de connaître tout entier le fil qui relie ces faits à l'Anarchie, m'a poussé au procès de vendredi et samedi derniers, que la grande presse a intitulé « le procès des pistoleros ».

∴

Deux journées mortelles, lourdes de crime, de sang et de vengeance.

Les trois bandits que l'on jugeait étaient: Recassens, défendu par Me Argacha-Safrané, Casals Isidoro, par Me Torrès, et Castro Bénito, par Me Brouilleaud.

Depuis la veille, les journaux réclament la peine de mort et parmi eux la *France*, journal officiel du bloc des Gauches et de la police, sur lequel se masturbe hebdomadairement, ou plus, Lucien-Victor Meunier, président de la Ligue des Droits de l'Homme de la Gironde, adversaire de la peine de mort.

L'opinion publique est chauffée à blanc et exige trois têtes, quatre même, si « El Negro » ne leur faisait la nique. La « colonie espagnole » elle-même a cru devoir donner son avis sur cette question, en organisant une significative fête de charité en faveur de la veuve d'une des victimes. Et l'organisateur de cette charitable fête de protestation n'est autre qu'un ancien membre du Parti Communiste espagnol qui est parti de Madrid en emportant plusieurs milliers de francs de la société « Los peones en general » et l'*Avant-guardia*, leur périodique, dénonçant à la police et faisant emprisonner les sept ou huit camarades qui pouvaient lui demander des comptes.

On a fait diligence pour former le dossier, et c'est sur le sang chaud des victimes, avec la fièvre du combat et la haine toute fraîche des témoins, que la *Justice* dresse ses balances.

Justice, cela? Oh! non! La société se venge; se venge atrocement, sans pitié.

Et de même, qu'avant, m'étaient sympathiques les pauvres diables de victimes, après cette monstrueuse comédie, me sont sympathiques aussi ces trois hommes, jeunes, vigoureux, intelligents, que réduira au néant la vindicte sociale, ou enfermera à jamais, sous la casaque du bagnard.

∴

Le vendredi 30, jusqu'à 11 h. 45, les interrogatoires.

Racassens et Casals ont incontestablement passé dans les milieux anarchistes, la police le dit aussi pour Carlo Bénito. Les trois parlent français, Casals avec une certaine distinction; on lui reconnaît d'ailleurs une sérieuse culture.

Racassens, petit, trapu, légèrement farouche, explique simplement les faits.

Les deux autres reprennent des explications à peu près semblables. Une forte personnalité, une volonté tenace, une énergie farouche a réuni ces trois individus, les a armés, les a dirigés, impulsés, c'est « El Negro ».

Et il apparaît bien, en effet, au cours du procès, que c'est ce dernier qui a tout préparé, peut-être même exécuté.

Il y a de drôles de choses dans ce procès. Des drôles de gens défilent à la barre dans l'après-midi et j'ai la sensation, dans le prétoire, d'être égaré au milieu d'assassins.

Incontestablement, les témoins se sont fait le mot. Incontestablement ils ont « modifié » la vérité. Ils veulent la tête des trois hommes; ils la veulent à tout prix.

Je dis qu'ils veulent la tête des trois, à tout prix. On a pu entendre un témoin, en effet, un de ceux qui ont fait le plus sensation, qui, à la suite de blessures reçues le 11 juillet, a été amputé d'une jambe, dire à Me Torrès lors d'une suspension d'audience : « Monsieur Torrès, si vous sauvez sa tête (celle de Casals), vous aurez en moi un ennemi mortel! » Je dis qu'un « témoin » dans cet état d'esprit est capable de tout pour arriver à sa fin, faire couper une tête. Il peut se tromper, même *mentir*.

Et cet homme-là — *Lahousse*, a *menti* et la preuve matérielle, palpable, lui en a été infligée par Me Torrès. Et pour un si impudent mensonge, qui sait combien d'autres n'ont pas été découverts.

Il y a tant de choses inexplicables — *que la police n'a pas voulu élucider* — dans ce procès touffu. Car la police aussi veut leur tête, et le policier *Jagourd* déclare que Racassens est le chef de bande, et ce policier dit dans la salle bien d'autres vilaines choses.

Je ne puis non plus passer sous silence une attitude que personne dans la presse n'a soulignée, dans la presse qui a menti aussi, tout au long, qui a donné de faux comptes rendus, une menteuse idée du procès; c'est l'attitude des femmes Gimon.

Elles ont déposé avec des pleurs, de grands gestes, peut-être sincères; elles ont influencé considérablement les jurés, d'autant plus que l'une d'elles a porté contre Racassens des affirmations qui laissent rêveur, sur un ton si « cabot » que je ne sais que penser... et pendant la longue délibération du jury, ces dames papotaient avec des amis et riaient à pleine... bouche...

Du jury, un juré dormait.

Le samedi 31, le procureur, dans la matinée, requiert pour tous la peine de mort. Il fit son métier consciencieusement...

Et ce sont les plaidoiries qui commencent.

D'abord Me Argacha-Safrané, un jeune avocat d'office, avec un talent certain, une bonne volonté digne d'un meilleur résultat, et une émotion communicative, s'essaye à réduire la culpabilité de Racassens à ses justes proportions.

« Mon client n'a pas tué, dit-il, vous ne pouvez pas le condamner à la peine suprême. » Il dit tout l'obscur de l'ancestralité, des formes premières de la vie, et il termine, ému, par un saisissant tableau du dernier instant d'un guillotiné.

Oh! oui, vous méritiez mieux, monsieur.

A la reprise de l'après-midi, c'est Me Henry Torrès qui parle pour Casals.

La voix puissante, la diction sûre, le geste abondant, c'est le Torrès des grandes audiences, et son autorité, qui s'est affirmée maintes fois au cours du débat, ici aussi se manifeste certaine.

« Casals n'a pas tué, messieurs les jurés, il n'a même pas voulu tuer. Conduit sur le lieu de l'attentat par « El Negro », armé au dernier moment. Est-ce ainsi que l'on agit avec un complice dont on est sûr?

« Même si l'on appliquait la loi de l'Ecclésiaste ainsi qu'on vous le demandait ce matin, vous ne pourriez pas tuer celui-ci puisqu'il n'a pas tué. »

Torrès retrace les péripéties du drame, montre les déformations des témoins, leurs erreurs, et il termine par une superbe envolée contre la peine de mort.

Il évoque « la fière et hautaine silhouette » de A. de Mun, la « droiture » de Paul Deschanel, « la voix puissante comme le vent, profonde comme la mer » de Jaurès, le refus de la peine de mort pour leurs ennemis par les Girondins.

L'émotion a empoigné toute la salle, même les jurés.

Les trois accusés pleurent. Casals et Racassens pleuraient déjà quand a parlé Me Argacha. Un journal bourgeois a même remarqué qu'il avait suffi d'un peu de pitié pour faire pleurer ces hommes.

Ah! si le verdict se rendait maintenant, peut-être ces têtes fières, graves, un peu pâles, ne tomberaient pas sous le couperet!

Mais il y a encore Me Brouilleaud, le défenseur de Castro, et alors... ah! misère...

Une voix fluette, hésitante, des mots avalés, des sons perdus, des phrases littéraires, vaguement teintées d'intellectualité, mais pas du tout d'émotion.

Il parle de Dieu, de famille, de couvent...

Cet homme n'a pas conscience du rôle infâme qu'il remplit. Il ne sait pas que son discours coûte la vie à un homme, peut-être à deux.

Il a refusé de laisser Torrès parler le dernier.

Ah! s'il est vrai que vous croyez en Dieu, monsieur, vous pouvez terminer votre vie à genoux, vous avez bien aidé à l'assassinat de deux hommes.

Le jury s'est repris, le public aussi.

Le verdict est ce qu'il devait être : *Racassens* et *Castro* à mort et *Casals* aux travaux forcés à perpétuité.

Racassens n'a pas bougé. Castro a peut-être un peu pâli et seul Casals s'est assis un instant. Quand ils ont regagné les cellules, Racassens, qui avait montré une farouche énergie, et Casals, qui lui écrivait en prison : « tout est perdu, sauvons si nous pouvons les responsabilités individuelles et collectives », ne trouvaient plus leurs jambes pour les supporter.

Seul Castro avait l'air indifférent.

Un policier, à qui j'avais dit : « Croyez-vous que couper des têtes, cela soit un remède au crime, et ne croyez-vous pas que chercher les causes du mal et les supprimer, cela serait plus raisonnable », me répliqua, brutal :

« C'est le raisonnement d'un fou, que tiennent ceux qui disent comme vous. »

Allons, courage, amis, un jour viendra, si nous voulons fermement, où ces cauchemars affreux seront inconnus des humains.

A. LAPEYRE.

Hors vos lois ?
Peut-être.
Au-dessus ?
Sans doute.

CROQUIS D'AUDIENCE

En Algérie.

Les tribunaux d'enfants ne sont pas encore inventés.

En attendant mon tour pour un délit de presse, j'écoute « juger » un petit Arabe, un de ces pauvres gosses qui ont faim.

Sur les quais du port, les sacs de blé sont quelques fois malmenés, il arrive que le sac qui tombe au lieu d'être posé, se déchire.

Le petit enfant a profité d'une déchirure et pris du blé pour calmer sa faim.

Le témoin est introduit qui, de son bureau, a vu le voleur. Cette question lui est posée :

— L'enfant prétend qu'il n'a pas déchiré le sac mais que celui-ci *était déchiré*. Avez-vous vu s'il l'a déchiré?

A ce moment je voudrais que ma pensée put aller dire à la pensée de ce témoin que tout est là, qu'il faut, dans l'intérêt du gosse qui avait faim, que la déchirure du sac soit antérieure au larcin. Mais la brute affirme san hésiter: « le sac était intact, il l'a éventré avec son couteau, je l'ai vu. »

Et le code s'abat lourdement, de tout son poids, sur l'enfant qui, lui, ne voit pas l'importance de ce « distinguo ».

Après l'audience je suis allé au bureau du témoin, je me suis placé à la même fenêtre et j'ai constaté l'impossibilité de *voir*.

Quelques jours plus tard je profitai de ma rencontre avec le Procureur de la République qui est un homme d'esprit. C'était dans un foyer d'arts où fréquentait toute la basoche. Je lui fis part de mon indignation et de ses causes. Il se tourna vers le bâtonnier et, me désignant avec bonhomie, il lui dit: « Voilà un honnête philistin. »

Puis à moi.

« Vous me faites plaisir. Vous me rappelez un brave homme de mon village qui, portant le vin de la messe, s'était muni d'un parapluie de crainte que l'eau dans le vin fît rater le miracle. »

« Alors sérieusement, vous y croyez tant que cela? »

Raoul ODIN.

Les loups-bergers haïssent d'autant plus l'anarchiste que son idéal élevé les éblouit jusqu'à fermer leurs yeux.

LIBRES PROPOS

Nous savions déjà que la justice prenait fait et cause pour le parti fasciste qui, lentement et insidieusement, essaie de faire régner sa suprématie en France; mais rien ne vaut pour l'illustrer les quelques faits suivants.

A Lille, Jean Théry et Bernard, accusés de faire rentrer en France des armes sans déclaration, profitent de l'application du sursis, quoique les actes aient l'aspect certain de complot contre la sûreté de l'Etat; à Halluin, un patron tire sur la foule, on l'ignore; à Saint-Denis, Sabatier est tué par un ingénieur d'une fenêtre, on remet presque immédiatement l'ingénieur en liberté provisoire.

Par contre, le meurtrier de M. Viau, lors des bagarres politiques de Marseille, est condamné à 7 ans de réclusion et à 5 ans d'interdiction de séjour; enfin, au procès Daudet-Bajot, M. Allard, sur le point d'être fouillé, sort tranquillement un browning de sa poche qu'il remet entre les mains du président de la cour, en alléguant le prétexte qu'il ne veut pas qu'on tue son beau-frère. Mais comment peut-on empêcher un meurtre avec un revolver? Tout au plus peut-on le venger.

L'histoire devient comique quand l'avocat général Peignot, requérant contre lui pour le délit de port d'arme, balbutie (c'est l'Action Française qui l'affirme!) : « Ma robe... ma robe m'y oblige... sans cela, je n'aurais pas requis. »

Voyez-vous d'ici Colomer ou sa femme, ou Vidal, trouvés dans le prétoire en possession d'un revolver? Quelles réflexions de la part de la Presse entière contre les anarchistes, ces bandits, ces êtres sanguinaires qui ne pensent qu'à tuer leurs semblables.

Sans compter qu'on n'a nullement besoin d'être anarchiste pour être condamné pour délit de port d'arme et qu'un de mes copains l'a dernièrement appris à ses dépens. Quel dommage qu'il n'ait pas été samelot du Roy, le flic de la mobile qui l'a fait condamner lui aurait sûrement fait des excuses.

SPARTACUS.

Que t'importent les révolutions, si tu gardes une âme d'esclave ?

Ecole du Propagandiste Anarchiste

Programme des cours de la semaine :

Les cours sont gratuits

Les cours commenceront à 20 h. 30

Lundi : Cours de français pour les étrangers et les illetrés, par Monnier.

Mardi : Cours de français supérieur, par Durand; au restaurant Végétalien, 180, rue Tolbiac (métro Italie).

Mercredi : Cours de littérature, par Ferran; au Faisan doré, 28, Bd de Belleville (métro Ménilmontant).

Jeudi (1re semaine) : Cours électrotechnique élémentaire, par Quétier.

Jeudi (2e semoine) : Cours de chimie élémentaire, par Glehmann.

Vendredi : Cours de diction oratoire, enseignement général, par R. Odin; au restaurant, 4, rue Ménilmontant (métro Ménilmontant).

Samedi : Cours de Sociologie et évolution des idées, par Julia-Bertrand.

Le dernier Samedi de chaque mois : cours de philosophie, par Lacaze-Duthiers à la Solidarité, 15, rue de Meaux (métro Combat).

NOTA. - *Le Lundi* un Cours de diction et exercices pratiques aura lieu au théâtre « Art et Action », sous la direction de Mme Lara.

N. B. - Pour ce dernier cours, se faire inscrire au Trésorier de l'Ecole.

Adresser toute la correspondance concernant les cours à G. Chéron, trésorier de l'Ecole à la Solidarité, 15, rue de Meaux, Paris (19e).

LITURGIE

Le vide des religions a créé le besoin de la forme. L'absence de fond a nécessité l'aspect extérieur et la liturgie est née.

La liturgie, nous dit Larousse, est l'*ordre des cérémonies et des prières déterminé par l'autorité spirituelle compétente.*

Et dans la société tout est si vide que la liturgie a débordé de l'église dans la rue, dans les boutiques, dans les palais. Diafoirus voulait, non guérir son malade, mais, du moins, qu'il mourût dans les formes. Liturgie.

Les gouvernants, incapables d'être bons, incompréhensifs de la justice, l'ont remplacée par la loi. Autre liturgie.

Dieudonné, depuis treize années, porte le poids des conséquences de la liturgie. Souvenons-nous : les grrrands quotidiens, pour corser leur recette, ont chauffé à blanc la populace contre « la bande tragique. » Parmi les inculpés il est un homme qu'une douzaine de témoignages innocentent, mais qui a commis un crime abominable : confident des « répréhendeurs » il a donné l'hospitalité à eux et à la preuve de leur crime. Des hommes menacés de la guillotine sont venus lui dire : tu peux nous sauver la vie, veux-tu? Et il a tenté de sauver des vies.

Quand cela se passe au théâtre Réjane, quand *l' Sergent L'fève* se fait le complice de sa maitresse pour sauver un « traitre », la populace applaudit, mais quand de la vie réelle est là et que cet homme a tenté de sauver deux camarades qu'il n'approuve pas mais ne se reconnait pas habile à juger, quand cet homme agit ainsi en obéissance à sa loi, à lui, sa loi plus belle, plus grande, plus hautaine que le code, la foule écume et crie : « Rends-nous Barabbas, mais crucifie Jésus! »

Et la foule est si hideuse que les liturgiens, les prêtres du temple de Thémis, le président des assises tout le premier, plus instruits, plus cultivés que les lecteurs du *Petit Parisien*, tentent de sauver Dieudonné dont tout le passé de bonté, de désintéressement, d'amour généreux se dresse contre lui comme un réquisitoire car cette bonté, ce désintéressement, cet amour généreux ne sont que les aspects divers d'un seul mot : Anarchie!

Et le président, comme jadis Pilate, tente un dernier effort :

— Voyons, Caby, prenez garde, c'est la vie de cet homme que vous tenez entre vos mains. Réfléchissez avant de répondre. Est-ce lui qui est votre agresseur?

Mais Caby qui est l'incarnation la plus parfaite de la foule, Caby à qui on a montré un petit enfant de huit ans en lui disant : si vous reconnaissez cet homme, ce petit garçon n'aura plus de papa, Caby qui n'a pas eu le temps, qui ne peut pas avoir eu le temps de « repérer » ses agresseurs, se raidit contre ses sentiments humanitaires (car je refuse de croire qu'il en soit totalement dépourvu) et jure qu'il reconnait Dieudonné, que c'est bien là son agresseur!

Et le jury revlendra tout à l'heure rapporter un « oui ».

Et les juges sont enfermés dans une impasse : ils *doivent* condamner car la loi le leur commande.

Ils *savent*, pourtant, que Dieudonné n'a pas commis, ne pouvait pas commettre cet attentat, non seulement parce que ses doctrines et son tempérament s'y opposaient, mais encore et plus élémentairement parce qu'il n'était pas là.

Ils *savent* cela, les juges, et ils condamnent. Ils condamnent parce que la liturgie le leur impose, parce que les deux hommes qui ont vraiment commis l'attentat ont apporté un peu trop tôt ou un peu trop tard les preuves de l'innocence de Dieudonné!

Trop tard : parce que parlant avant que les jurés délibèrent, ceux-ci auraient rapporté un verdict négatif qui entrainait l'acquittement de Dieudonné.

Trop tôt : car parlant avant la fin des débats leurs révélations ne constituaient pas ce que la liturgie appelle un « fait-nouveau. » Le fait nouveau, c'est ce qui permet de reviser un jugement.

Avec la porte ouverte au fait nouveau, les juges auraient pu condamner sereinement l'innocent.

Mais le fait nouveau étant une impossibilité, ils savaient que rien ne pouvait sauver Dieudonné et, sachant cela, ils l'ont condamné à mort!

Je m'interdis de commenter.

Voulez-vous savoir ce qu'est une conscience de juge?

Voilà.

Et ces choses-là sont possibles!

Il est des hommes qui peuvent cela!

J'ai le frisson en pensant que le jour même, sur d'innocentes têtes d'enfants, se sont posées les lèvres qui venaient de décider qu'un homme doux, bon, généreux, serait guillotiné!

Et Dieudonné à échappé à Deibler par la commutation... une mesure de pitié.

Et treize ans ont passé.

Dieudonné sera bientôt rendu à la société parce qu'un gouverneur général l'a observé et s'est interessé à lui, parce que Louis Roubaud du *Quotidien* a plaidé la cause de Dieudonné et que le gouverneur et le *Quotidien* c'est, à un tiers de génération près, « le monde » qui a perdu Dieudonné. C'est le protestantisme érigean à Genève un monument expiatoire à Michel Servet.

Et maintenant, camarades, entre nous : Ce matin, j'ai eu peur, la peur que j'attendais. J'ai lu que Louis Roubaud avait posé à Dieudonné cette question qui, dit-il, lui brûlait les lèvres :

— Etes-vous toujours anarchiste?

Et Dieudonné répondit :

— Je suis las.

Louis Roubaud avait-il pas reçu la mission officieuse de poser la question, de la réponse dépendant la libération du condamné? D'autre part, la réponse fut-elle déformée dans un but pitoyable?

Quoi qu'il en soit : le journaliste, indiscret par profession et, peut-être, par mission, avait le droit de la poser.

Pas nous.

Non. Pas nous! Il ne faut pas que chez nous on pense une seconde à demander à un homme quel est son « credo ».

Si nous pouvons, les uns ou les autres, faire quoi que ce soit pour aider Dieudonné à sortir plus tôt du bagne, nous le lui devons. Si, à son retour, il nous est possible de l'aider à satisfaire son droit à la vie, nous le lui devrons.

Mais ne portons pas, nous, une main sacrilège sur le voile de ce sanctuaire qu'est la conscience d'un homme.

Raoul ODIN.

Il y a une Justice !

Parbleu! Qui en douterait? Il n'est que de lire les journaux pour s'en assurer, les bons journaux, du moins ceux qui rendent un légitime hommage à la sagacité, à la fermeté et à l'intégrité de nos magistrats.

Car il existe, et c'est fâcheux, de vagues et calamiteux folliculaires que l'on ne sait quel démon pousse à critiquer parfois les arrêts de cette excellente justice.

Mais le « bon sens populaire », qui ne se laisse pas égarer par les criailleries de quelques energumènes incorrigibles, sait à quoi s'en tenir sur le bon ordre de nos sociétés policées.

Ainsi, tout récemment, les « honnêtes gens » ont eu la satisfaction de constater, une fois de plus, qu'ils étaient admirablement protégés par « leurs » tribunaux. Ils ont pu applaudir à l'acquittement de plusieurs citoyens vertueux et désintéressés qu'une noble indignation avait portés au secours des malheureux patrons sardiniers de Douarnenez. Il s'agissait de « briser » une grève qui nuisait fort aux bénéfices des usiniers. Ah! ils n'ont pas barguigné, les citoyens vertueux... et désintéressés. Ils sont arrivés, un beau matin, à Douarnenez, ont humé le vent pour découvrir les « meneurs » de la grève... et ça n'a pas traîné... De l'action directe, il n'y a que ça de vrai... Pan! Pan! Ça leur a fait les pieds, aux meneurs... S'ils n'en sont pas morts, par grand hasard, ils auront su, au moins, ce qu'il en coûtait de s'occuper de ce qui ne les regardait pas.

Tout de même, on les a arrêtés, les citoyens vertueux... mais on ne pouvait décemment les condamner, ils n'étaient que des exécuteurs de hautes œuvres... On savait quels étaient leurs chefs, et ces chefs sont inviolables. Alors, on a acquitté les citoyens vertueux, et comme leurs victimes les « meneurs » — rescapés par une chance qu'ils ne méritaient certes point — demandaient les dommages-intérêts, ils ont été déboutés et condamnés aux dépens du procès. S'ils ne sont pas convaincus de l'excellence de la justice, eux aussi, c'est qu'ils ont un bien mauvais esprit.

⁂

Le jour même de cet acquittement à la Cour d'assises de Douarnenez, les « honnêtes gens » étaient rassurés par un autre verdict de la Cour d'assises de Paris. Oh! cet autre procès avait beaucoup moins d'importance que le premier — moins de portée sociale, mais pourtant il maintenait les choses à leur place.

Voici les faits : Un beau dimanche de printemps, deux jeunes gens distingués jouaient au tennis, à Colombes. Sans doute n'étaient-ils pas très adroits; parfois, leurs balles allaient tomber dans le jardin potager d'un voisin, employé de chemin de fer. Celui-ci prit la chose assez mal, et

---

N° 2. — Feuilleton de "l'Insurgé" du 7 Novembre 1925

ETIENNE DE LA BOÉTIE (1530-1563)

DE LA SERVITUDE VOLONTAIRE

ou

LE CONTR'UN

Pour cette fois, je ne voudrais que comprendre s'il est possible, et comment il est possible, que tant d'hommes, tant de bourgs, tant de villes, tant de nations endurent quelquefois un tyran seul, qui n'a de puissance que celle qu'on lui donne ; qui n'a pouvoir de leur nuire qu'autant qu'ils ont vouloir de l'endurer; qui ne saurait leur faire aucun mal, sinon lorsqu'ils aiment mieux le souffrir que lui résister. Chose merveilleuse, certes, et toutefois si commune qu'il faut d'autant plus la déplorer et s'en moins étonner, que de voir de millions d'hommes servir misérablement, ayant le col sous le joug, non pas contraints par une plus grande force mais au contraire, semble-t-il, enchantés et charmés par le seul nom d'UN; dont ils ne doivent ni craindre la puissance, puisqu'il est seul, ni aimer les qualités, puisqu'il est envers eux inhumain et sauvage.

Hommes, notre faiblesse est celle-ci : il faut que nous obéissions à la force; il est besoin de temporiser; on ne peut pas toujours être le plus fort. Donc si une nation est contrainte par la force de la guerre de se soumettre à un, comme la cité d'Athènes aux trente tyrans, il ne faut pas s'étonner qu'elle se soumette, mais se plaindre de l'accident; ou plutôt il faut ne s'étonner ni se plaindre, mais supporter le mal patiemment, et se réserver pour l'avenir à meilleure fortune.

Obéissance et Servitude

Notre nature est telle que les communs devoirs de l'amitié absorbent une bonne partie de notre vie. Il est raisonnable d'aimer la vertu, d'estimer les beaux actes, de reconnaître le bien d'où on l'a reçu et de diminuer souvent notre aise pour augmenter l'honneur et les avantages de celui qu'on aime, et qui le mérite. Donc, si les habitants d'un pays ont trouvé quelque grand personnage qui leur ait montré par expérience une grande prévoyance pour les garder, une grande hardiesse pour les défendre, un grand soin pour les gouverner; si, partant de là, ils s'habituent à lui obéir, à s'y fier au point de lui donner quelques avantages, je ne sais si ce serait sage de l'ôter de là où il faisait bien pour l'avancer vers un lieu où il pourra mal faire. Mais encore, certes, ne pourrait-il manquer d'y avoir de la bonté à ne point craindre le mal de celui dont on n'a reçu que du bien.

Mais, ô bon Dieu, que peut être cela? Comment dirons-nous que cela s'appelle? Quel malheur est celui-là, ou quel vice, ou plutôt quel malheureux vice!

Voir un nombre infini non pas obéir mais servir; non pas être gouvernés, mais tyrannisés; n'ayant ni biens, ni parents, ni enfants, ni leur vie même qui soit à eux. Souffrir les pilleries, les paillardises, les cruautés, non pas d'une armée, non pas d'un camp barbare contre lequel il faudrait pour se défendre verser son sang et sacrifier sa vie, mais d'un seul? Non pas d'un Hercule, ni d'un Samson, mais d'un seul petit homme, et le plus souvent du plus lâche, du plus efféminé de la nation; non pas accoutumé à la poudre des batailles, mais encore à grand'peine au sable des tournois; non pas pouvant par force commander aux hommes, mais impuissant à servir la moindre femmelette!

Appellerons-nous cela lâcheté? Dirons-nous que ceux qui servent sont veules et couards? Si deux hommes, si trois, si quatre ne se défendent d'un seul, cela est étrange, mais toutefois possible; alors pourra-t-on dire à bon droit que c'est faute de cœur. Mais si cent, si mille souffrent d'un seul, on dira qu'ils ne veulent point, et non pas qu'ils n'osent s'en prendre à lui; que c'est non couardise, mais plutôt mépris et dédain.

Si l'on voit non pas cent, non pas mille hommes, mais cent pays, mille villes, un million d'hommes n'en pas assaillir un, un seul, dont le mieux traité de tous reçoit ce mal d'être serf et esclave, comment pourrions-nous nommer cela? Est-ce lâcheté?

Or, il y a dans tous les vices quelque borne naturelle, qu'ils ne peuvent outrepasser. Deux hommes peuvent en craindre un; dix, peut-être, mais mille, mais un million, mais mille villes! Si elles ne se défendent contre un, ce n'est pas couardise; elle ne va point jusque-là; pas plus que la vaillance ne s'étend à ce degré qu'un seul escalade une forteresse, assaille une armée, conquière un royaume. Donc quel monstre de vice est celui-ci qui ne mérite plus le titre de couardise, qui ne trouve plus de nom assez vil, que la nature désavoue, que la langue refuse de nommer?

La force de la liberté

Qu'on mette d'un côté cinquante mille hommes en armes, d'un autre côté autant; qu'on les range en bataille, qu'ils viennent à se joindre, les uns, libres, combattant pour leur franchise, les autres pour la leur ôter. Auxquels par conjecture promettra-t-on la victoire? Lesquels, pensera-t-on, iront plus gaillardement au combat, ou ceux qui espèrent pour prix de leur peine la conservation de leur liberté, ou ceux qui ne peuvent attendre, comme récompense des coups qu'ils donnent ou qu'ils reçoivent, que la servitude d'autrui? Les uns ont toujours devant leurs yeux le bonheur de leur vie passée, l'attente d'aise pareille pour l'avenir; ils ne se souviennent pas tant de ce qu'ils supportent le peu de temps que dure une bataille, que de ce qu'il leur faudra supporter à jamais, eux, leurs enfants et toute leur postérité. Les autres n'ont rien qui les enhardisse, sauf une petite pointe de convoitise, qui s'émousse soudain contre le danger, et qui ne peut être si ardente qu'elle ne semble devoir se refroidir à la moindre goutte de sang sortant de leurs plaies.

Les batailles si renommées de Miltiade, de Léonidas, de Thémistocle ont été livrées il y a deux mille ans, et vivent aujourd'hui dans la mémoire des livres et des hommes, aussi fraîches de souvenir que si elles venaient l'autre jour d'être livrées en Grèce, pour le bonheur de la Grèce et pour l'exemple du monde entier. Quelle cause, pense-t-on, donna à un aussi petit nombre d'hommes qu'étaient les Grecs, non le pouvoir, mais le courage de résister à la force de tant de navires que la mer même en était changée; de défaire tant de nations, en si grand nombre, que l'effectif entier des Grecs, s'il l'eût fallu, n'aurait pu fournir des capitaines aux armées des ennemis? Ne semble-t-il pas qu'en ces jours glorieux c'était moins la bataille des Grecs contre les Perses que la victoire de la liberté sur la domination, de la franchise sur la convoitise.

C'est chose étrange d'entendre parler de la vaillance que la liberté met dans le cœur de ceux qui la défendent; mais ce qui se voit en tous pays, sous les yeux de tous les hommes, tous les jours, qu'un seul homme opprime cent mille villes, les prive de leur liberté, qui le croirait, si on se bornait à l'entendre dire, sans le voir? Et si cela ne se voyait qu'en pays étrangers, sur des terres lointaines, et qu'on se le dise, chacun penserait que c'est plutôt une fiction controuvée qu'un fait véritable.

La fragilité du Tyran

Ce seul tyran, il n'est pas besoin de le combattre, ni de s'en défendre : il est de soi-même défait; mais seulement, que le pays ne consente pas à la servitude. Il ne faut pas lui rien ôter, mais ne lui donner rien; il ne faut pas que le pays se mette en peine de rien faire pour soi, mais seulement qu'il ne se mette pas en peine de faire rien contre soi. Ce sont donc les peuples eux-mêmes qui se laissent ou plutôt se font dévorer, puisque en cessant de servir, ils seraient quittes; c'est le peuple qui s'asservit, qui se coupe la gorge, qui, ayant le choix d'être assujetti ou d'être libre, lâche sa franchise et prend le joug; qui consent à son mal ou plutôt court après.

S'il lui coûtait quelque chose de recouvrer sa liberté, il ne s'en presserait point; et pourtant c'est ce que l'homme doit avoir de plus cher, que de se remettre en son droit naturel, et, peut-on dire, de bête redevenir homme; et je ne lui permets pas de mieux aimer je ne sais quelle sûreté de vivre à son aise.

(à suivre.)

quand les joueurs vinrent chercher leurs balles, il manifesta son mécontentement en termes peut-être un peu vifs. Sur quoi, les deux *tennismen* lui montrèrent qu'il avait certainement tort en l'assommant proprement. Le surlendemain, le malheureux trépassait. L'affaire vint aux assises, et les deux jeunes gens distingués furent acquittés.

Après tout, ils avaient un excellent avocat. Le jury s'est laissé émouvoir... La victime pouvait être dans son tort... Beaucoup ont dû penser de la sorte... Mais, vous ne savez pas tout... Le journal « sportif » *L'Auto* nous apporte des précisions intéressantes. Sous le titre : *Il y a une justice*, il se félicite de l'acquittement des deux joueurs de tennis, deux très sympathiques abonnés sans doute dont l'un a été « lieutenant pendant la guerre et décoré » et l'autre... « secrétaire particulier du maréchal Foch! ».

Ah! ah! c'est autre chose qu'un simple employé de chemin de fer, un secrétaire du maréchal Foch! Et le rédacteur de *L'Auto* sent bien toute la différence des valeurs sociales quand il conclut aimablement la relation de l'acquittement en écrivant : « Il y a une justice! »

Dernière histoire, assez édifiante : Un juge de paix retraité s'est pendu après avoir assassiné sa femme et sa nièce. C'est à désespérer de tout : Voilà un digne homme qui avait exercé la justice pendant des années, sans doute les deux tiers de son existence. Combien ont dû subir ses arrêts sans indulgence et le maudire tout bas en serrant les poings. On pouvait supposer que l'exercice de ses fonctions lui avait conféré une sérénité absolue, bien au-dessus des agitations et des passions du vulgaire. Eh bien! pas du tout, ce juge de paix a fini comme la première brute venue! Où est donc la majesté de la justice.

ELDEE.

Il y a quelque chose de changé... en France

J'avais un patron obligeant, qui me mis à la porte de chez lui pour avoir, le 12 octobre, chômé par protestation contre la guerre du Maroc, et non transpiré à son profit; me payant, très légalement, un mois de délai-congé.

C'est grâce à lui que je pus venir m'embaucher à La Rochelle, afin d'assister au congrès national de la très démocratique ligue des Droits de l'homme et du citoyen.

L'impression que m'a laissé ce congrès, est que cette ligue, qui avait peur de la réaction, lors de sa fondation en France pour l'affaire Dreyfus, aujourd'hui a peur de la révolution, tout en réclamant pourtant la continuation de l'œuvre des hommes de 1789 (comprenne qui pourra).

Je suis de ceux qui ont affronté en face, et sont prêts encore à le faire, les bolchevistes français; mais je prétends que le danger actuel pour les droits de l'homme et du citoyen, vient du patriotisme que le Comité central de la Ligue défend et non du communisme qu'il combat, soit-disant pour enrayer le bolchevisme; car il y a une nuance entre le communisme et le bolchevisme.

J'ai pu, en assistant à ce congrès, fortifier ma conviction que la ligue comme je le dénonçais dans un précédent article de l'*Insurgé*, était en train de devenir une église; et quelle église, Messieurs les libre-penseurs, une filiale de la franc-maçonnerie.

Je ne sais pas au juste ce qu'est la franc-maçonnerie, Lorulot ou d'autres pourfendeurs d'églises chrétiennes me l'apprendront un jour, je l'espère, mais je sais que la plupart des francs-maçons sont des prêtres en jaquette ou veston, qui mangent, chaque jour, du curé en compagnie des ouvriers et de l'ouvrier en compagnie des curés.

Pour leur attitude que je considère comme jésuitique, selon ma conception personnelle de la franchise; je ne crois pas les francs-maçons capables de parler et agir en penseurs libres, comme l'exige la défense des droits de l'homme et du citoyen.

On m'accusera, une fois de plus probablement, de faire le jeu du parti communiste ou même de Mussolini, que m'importe.

Je veux vivre, non en bête de somme mais en homme libre, au milieu d'hommes libres.

Or voici les faits qui viennent de se produire à La Rochelle, changeant en certitudes tous mes soupçons.

Le premier jour du congrès, une discussion parfois orageuse se déroula sur le rapport moral et l'attitude de la ligue face à la guerre du Maroc.

Au début de cette discussion, on avait affirmé que tous les délégués qui en manifesteraient le désir pourraient développer tout entier leur point de vue, mais on limita le temps de parole à 5 puis à 2 minutes, après quelques critiques apportées par des délégués.

Vers 17 h. 30, alors qu'il y avait encore sur ce sujet, des plus importants, plusieurs demandes d'intervention aux débats, un franc-maçon vint au nom de la loge de La Rochelle, rappeler leur invitation de réception à l'Hôtel de Ville à 18 heures, aux francs-maçons délégués au congrès.

La discussion se clôtura alors dans un brouhaha indescriptible et les congressistes se rendirent à l'Hôtel de Ville, où un vin d'honneur et plusieurs discours leur furent servis.

Le lendemain, au cours de la discussion de plus en plus orageuse, sur les statuts, un franc-maçon vint proposer, sans grand succès apparent, je l'avoue, de s'inspirer de la structure de l'organisation maçonnique pour rectifier la structure de la ligue.

Je crois que de nombreuses sections et fédérations de la ligue sont déjà aux mains des francs-maçons, centralistes butés comme tous les pratiquants de religion, quelle qu'elle soit.

Et que c'est la cause de l'impuissance dans laquelle se trouvent les décentralisateurs, qui, comme certains délégués, de la Seine par exemple, défendent admirablement le fédéralisme.

Plus que jamais, je suis persuadé que les véritables défenseurs de la liberté individuelle, sont ceux qui ont la volonté, de s'affranchir de toutes les entraves, pour jouir de cette liberté; et non ceux qui passent toute leur vie à la mendier.

H.-R. CUCUEL.
ligueur, sans domicile fixe.

LE RIFF

Les gouttes de pluie, les rugissements de l'orage qui secouent les vitres de ma fenêtre, c'est la meilleure continuation de mon précédent article.

La Nature, reine absolue des événements, mère de l'Histoire, sera le meilleur général qui déclenera et qui dirigera les campagnes du Rif. D'ici à peu de jours, à coup sûr, le fracas des ouragans, le débordement des pluies placera, peut-être, la victoire du côté d'Abd-el-Krim. Elle lui parviendra sans qu'il ait besoin de bouger, ni de lutter. Les chemins deviendront impraticables dans les montagnes africaines. Et un peuple hostile, tel l'Espagnol devant Napoléon, le Russe devant Bonaparte, joindra sa voix à celle du vent et de la pluie, ses efforts à ceux de la Nature.

O notre Mère la Terre, éternelle justicière, car si tu es injuste envers les humains en procréant l'inégalité avec la naissance des êtres, tu sais aussi parfois nous venger des puissants tyrans! Nature rédemptrice des peuples libres! Tu es l'insondable mystère des pluies et des bourrasques créées par toi-même.

Tu es l'éternelle victoire.

Guerroyer contre la fatalité, la raison et la justice, fut toujours une malheureuse entreprise.

A quoi pouvait servir avions et canons dans des pays invincibles?

Le Rif, ainsi que les montagnes basques, offre à l'envahisseur le mystère de ses lois, de ses rochers et ravins, cimetières anticipés qui attendent leurs victimes. Le Rif n'a point de cités et ses pauvres huttes bâties avec de la fange, des cailloux ou des branches, sitôt détruites se dressent de nouveau, le lendemain.

L'envahisseur peut-il quelque chose contre une peuplade de bergers, aussi mobiles que les oiseaux, qui paraissent et disparaissent dans les montagnes, pareils aux bandes de perdrix.

Mettre en branle contre eux armées, aéroplanes et canons, semble aussi absurde que si l'on voulait chasser des lièvres, lapins, perdrix avec des tanks et des dirigeables.

La tactique militaire riffaine est digne du théâtre. Deux hommes, convenablement cachés produisent l'effet de deux cents... Comme il arrive dans les opéras, les mêmes hommes qui tournent derrière la scène et qui réapparaissent, donnent la sensation d'innombrables armées, mais sont toujours les mêmes.

Quand bon leur semble de se cacher, ils se mettent sous terre et, plus tard, au moment opportun, ils surgissent. Oui : c'est la stratégie du renard ils offrent la paix dans les cas où ils se voient perdus, les loups s'habillant de la peau des brebis. Et la lutte se poursuit pendant des siècles, ruinant la métropole. Elle continue pareillement de siècles en siècles.

Par bonheur l'oppresseur et sa force brutale ne peut rien faire contre la décision d'un peuple.

Or, jadis, ces peuples opprimés eurent de généreux défenseurs. Lord Byron à Missolonghi mourut pour la liberté de la Grèce. A Missolonghi il brandit son épée et périt. Charles Floquet, il y a longtemps déjà, quand le tsar visita l'Hôtel de Ville de Paris, eut le courage de le saisir par le veston et de crier : « Vive la Pologne, Monsieur! » Garibaldi envoya des légions en Pologne... Mais, maintenant? Où sont-ils ces généreux esprits?

Mais où sont les neiges d'antan?

Les bourgeois et les négociants affairistes, propriétaires de mines et banquiers-routiers, agioteurs et voleurs, tiennent dans leurs mains le destin des peuples.

Il n'y a plus de Byron, ni de Floquet, ni de Garibaldi.

Le pétrole est convoité par l'Angleterre et absorbe l'Irak turc, le fer est sollicité par d'autres nations et le Riff est envahi.

Or, contre les convoitises et la barbarie « civilisatrice » se lève comme toujours la justice et la Nature.

Le pays basque-espagnol, le plus petit de l'Espagne, le plus pauvre pays où se parle un idiome primitif semblable au chinois, de par sa constance et son entrain, sa nature montagnarde et son pluvieux climat peut conserver à travers les siècles son indépendance. Rien qu'en un siècle et pour défendre ses libertés, il soutint des guerres civiles : une, en 1833, qui dura sept ans, une autre en 1859 qui fut de courte durée et la dernière de 1872 à 1876, qui coûta des milliards et des trésors de sang. Don Carlos de Bourbon, l'ennemi de la famille royale espagnole, se trouva aux portes de Madrid. Et ces succès furent dus au tempérament des basques, au climat et au sol basque. Ceux-ci, après tout, réussirent à conserver leur indépendance.

Le cas est identique à celui du Riff. Les basques parlent un langage aussi différent ou plus encore de l'espagnol que peut l'être, le russe ou le chinois. Leurs mœurs sont primitives, leur pays inaccessible. Ils sont les Riffains de l'Espagne. Ils ont enclavé leur territoire dans l'Espagne elle-même, non pas dans l'Afrique. Et l'on n'a rien pu contre eux.

La Catalogne est un autre exemple. A travers des siècles, elle put lutter contre l'Espagne de Castille, fit une guerre en 1690 contre le pouvoir de Madrid. Même maintenant, elle veut faire une autre guerre, au bout de presque quatre siècles!

Même esprit, si fort et aussi décidé que le premier jour. Les Catalans continuent à lutter pour les libertés et pour leur autonomie administrative. Et les Catalans vaincront. Ils ont les Pyrénées pour forteresses, ils ont leur foi et leur décision. Cela leur suffit!

La Catalogne peut devenir française ou espagnole, car elle est convoitée par l'Espagne et par la France. Le rêve de la joindre au Roussillon n'est pas encore éteint. Si petite qu'elle soit, entre ses frontières s'agite le problème même des petits états balkaniques. C'est pour cela qu'elle est invincible de même Abd-el-Krim et le Riff par sa nature, sa décision, sa plateforme internationale seront invincibles. La Pologne, la Lithuanie, l'Ukraine, l'Esthonie, que sont-elles sinon des exemples frappants de la décision d'un peuple face aux puissants? Malgré qu'il puisse paraître que nous le disions en forme de caricature, le pouvoir de la nature, la fatalité géographique, la décision, ne firent pas moins éternelle la nationalité d'Andorra et de San Marino que celle de l'Allemagne, de la Russie, de la Chine et cependant ces deux minuscules républiques ne sont pas plus grandes que Paris?

Lorsque Napoléon guerroya en Italie, il demanda l'autorisation à la République de San Marino de laisser traverser ses armées. La plus forte puissance militaire, s'inclinait devant l'Etat le plus petit.

S'il ne le fit pas par dérision, Napoléon consacra ainsi un éternel principe.

Les peuples ne se mesurent pas par la grandeur de leur sol ou par l'étendue de leurs frontières, mais par l'extension de leur génie et de leur culture, par la force de leurs races. Une parcelle d'Athènes valait mille millions de fois plus que la Russie barbare de Pierre le Grand, quoi qu'elle soit le double de l'Europe. La république de Venise, celle de Florence, celle d'Athènes engendrèrent des mondes de beauté, apportèrent au savoir humain des trésors sans mesure. Elles survécurent pendant des siècles. C'étaient de petits états mais leur race de philosophes et d'artistes exerçaient son influence dans des mondes sans limites, dans le royaume de l'audace, de la beauté, de la pensée et de la force. Il faut se rappeler ce que dit Sismondi dans sa magnifique « *Histoire des Républiques italiennes* ».

Exemple vivant celui de la Suisse, respectée toujours par les grandes nations, au cours de toutes les guerres. Jamais on ne toucha au pays de Guillaume Tell.

Une race trempée, pleine de vertus, à l'indomptable valeur et à la constance inébranlable, mérite bien qu'on la reconnaisse.

Tandis que le Maroc se dégradait et que ses sultans devenaient des valets de la vieille Europe, tandis que les marocains décadents semblaient des ennuques du Sérail, la race brave de montagnards du Riff gagnaient avec son sang son histoire.

Il sera donc inutile que quelqu'un veuille dominer la nature, l'histoire et la race d'un grand peuple. Il serait, d'autre part, insensé et vil de détruire un peuple parce qu'il n'est pas grand, parce qu'il est inférieur dans son armement. La force brutale ne pourra rien, en fin de compte, contre la force du droit gagnée au prix du sang à travers les siècles. Nul ne pourra donc vaincre l'indomptable race.

Les Espagnols auront beau chanter victoire, les défaites se répéteront sans cesse, Aujourd'hui même, le général Jordano, quelques jours après les prétendus succès de Primo de Rivera, avoue que la prise d'Adjir fut un échec.

Voilà donc la guerre qui revient, l'implacable guerre. Les Espagnols subiront un nouveau désastre.

La Nature avec ses pluies telle un sphinx vengeur, offre au Maroc l'avenir sombre d'un désastre.

Contre la nature et la race, tout devient inutile.

Rodrigo SORIANO

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE

EXPOSE SUBSTANTIEL ET PRECIS
des Idées et des Faits que tout militant révolutionnaire doit connaître.

RESUME EXACT
des connaissances essentielles, indispensables à tous les propagandistes.

MONUMENT GRANDIOSE ET UNIQUE
élevé à la Pensée et à l'Action anarchistes.

L'Encyclopédie anarchiste

est un ouvrage dont la possession s'impose à quiconque — anarchiste ou non — désire être exactement renseigné et sérieusement documenté sur :

les Conceptions Révolutionnaires
le Mouvement Ouvrier
l'Action Anarchiste

Elle va paraître sur 36 *Fascicules* (format du *Grand Dictionnaire Larousse*).

Toute une Bibliothèque
de Doctrine libertaire
et de Documentation sociale

L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE

n'est vendue que par voie d'abonnement.

L'abonnement est payable — au gré du Souscripteur — par 3, 6, 12, 18, 24, 30 et 36 Fascicules.

PRIX DE L'ABONNEMENT

Pour :		France	Extérieur
3	fascicules ..... Fr.	12 »	12 75
6	—	24 »	25 50
12	—	48 »	51 »
18	—	72 »	76 50
24	—	96 »	102 »
30	—	120 »	127 50
36	—	144 »	153 »

S'inspirant d'un esprit très large et d'un souci sincère de documentation, de recherche précise et de vulgarisation, cette œuvre aura une *immense utilité*.

Elle est placée sous la direction de
Sébastien FAURE
secondé par 70 *collaborateurs : Syndicalistes, Révolutionnaires, Anarchistes*, de tous les pays.

Les studieux, les sympathisants, les militants de toutes les écoles et, d'une façon générale, toutes les personnes que passionnent les études philosophiques, historiques et sociologiques, doivent se procurer

L'Encyclopédie anarchiste

et remplir, *pas demain, mais aujourd'hui même*, le Bulletin ci-dessous.

BULLETIN D'ABONNEMENT
(Ecrire très lisiblement)

Je, soussigné, ...
demeurant à .....
déclare m'abonner à L'ENCYCLOPEDIE ANARCHISTE, *et je verse pour fascicules, la somme de* .....

Signature :

que j'envoie à SÉBASTIEN FAURE, directeur-administrateur, 55, rue Pixérécourt, PARIS (20e). Chèque postal : *Paris* 733.91.

Des écrits aux actes!

Cécil F. Nainsouta a fait remarquer la semaine dernière à Spartacus que l'attitude d'Anatole France pendant la guerre lui était complètement indifférente et qu'elle ne méritait aucun blâme. Je ne suis pas tout à fait de cet avis, cette question se rattachant au si difficile problème de mettre dans la vie ses actes en concordance avec ses idées.

J'ai retrouvé dans mes notes, certaines phrases du bouquin incriminé d'Anatole France, intitulé « *Sur la voie glorieuse*, je les cite, d'après L. Dumur, qui s'en est servi dans *Les défaitistes* pour illustrer la pensée que rien n'était aussi beau que le patriotisme et la guerre. Il y est dit textuellement :

« Plus j'y songe et moins j'ose souhaiter la fin de la guerre, j'aurais peur « qu'en disparaissant cette grande et terrible puissance n'emportât avec elle « les vertus qu'elle a fait naître et sur- « lesquelles tout notre édifice social repose encore aujourd'hui. Supprimez les « vertus militaires et toute la société ci- « vile s'écroule, mais cette société eût-elle « le pouvoir de se reconstituer sur de « nouvelles bases, ce serait payer trop « cher la paix universelle que de l'ache- « ter au prix des sentiments de courage, « d'honneur et de sacrifice que la guerre « entretient au cœur des hommes. »

Comment trouvez-vous ce texte de l'auteur de *Crainquebille*? Est-ce que, si l'argument était sans valeur, l'espion suisse Dumur l'eût choisi pour son frère? Donc, premier reproche à faire au penseur, qui fournit ainsi aux écrivains nationalistes et patriotards des arguments qui prennent, en égard à celui qui les a écrits une grande importance.

De plus, Nainsouta ajoute : « Mais combien de grands écrivains, de grands philosophes avancés furent bouleversés par la violente commotion et furent en quelque sorte anéantis, emportés, balayés par le torrent du délire général? »

C'est précisément parce que le nombre d'intellectuels qui en 1914 ne mirent pas leur intelligence au service de la tuerie est rare que je veux qu'on exalte le petit nombre de ceux qui mettant de côté, honneurs, considération et avantages matériels surent franchement dire: « Non! » à la guerre et dont Romain Rolland, écrivain de langue française et Carl Spitteler, poète allemand, furent des exemples. Qui dira, par exemple, le courage de ce dernier quand en 1915, il prit la parole en public pour dire, « écœuré une fois de plus » par cet « *esprit de troupeau* » auquel il en voulait comme à un ennemi personnel, que la vérité allemande n'était peut-être pas la vérité, nécessairement (1).

Il cite le cas de Jean Grave et de Kropotkine. Je le renvoie pour ces deux hommes à l'ouvrage de Colomer, « *A nous deux, Patrie!* » où il est dit page 22 : « Quelques temps avant la guerre à l'occasion du congrès anarchiste de 1913, je vis à l'œuvre Jean Grave et ses compagnons du communisme révolutionnaire. Dans l'*Action d'art*, je stigmatisai alors l'autoritarisme social de ces messieurs, leur goût pour la discipline et pour les manifestaions brutales de la force collective. Et je conclus en niant à ces démagogues ce noble titre d' « *anarchiste* » depuis trop longtemps prostitué par eux en aguichante enseigne de parti politique.

Pour Kropotkine, Colomer ajoute : « Son être ne pensait, ne vivait, n'agissait qu'en fonction de la masse collective dont il rêvait de voir se réaliser l'équilibre. Pour lui aussi, l'individu n'avait de valeur qu'en fonction de l'ensemble social. Une guerre, une révolution n'étaient que des accidents de l'histoire d'une humanité en genèse. Pour Kropotkine, l'individu n'était pas un centre, il n'était pas une fin de lui-même. Toute sa raison d'être, il la tirait de la vie sociale. Il pouvait donc mourir pour la Patrie ou pour l'humanité. Il ne serait, ce faisant, qu'un des héroïques sculpteurs du Paradis futur. »

Quant à demander pour eux de l'indulgence, jamais; car c'est justement le reproche que l'on fait souvent aux révolutionnaires. On leur dit : « Vous poussez les autres, les exaltés, les esprits faibles, à l'insoumission, à la désertion, à la révolte, mais, vous, vous vous gardez bien d'en faire autant, vous écrivez vos articles les plus violents devant un bureau moderne ciré et élégant, les pieds devant un bon feu, dans un petit intérieur tranquille et bourgeois, interrompant d'écrire vos phrases incendiaires pour embrasser les enfants que vous a poussé une très vertueuse épouse tout ce qu'il y a de plus légitime. » De ce fait, je garderai plutôt mon indulgence pour un malheureux camarade qui a besoin de travailler et qui fait quelques concessions à ses idées afin que lui et les siens ne meurent pas de faim.

Le dernier numéro de l'*En-dehors*, préconisait l'exemple comme moyen de propagande quand il disait dans un de ses articles : « Il convient donc de saturer l'ambiance de notions individualistes anarchistes. »

Or, il y a nombre de camarades qui pensent que cette saturation s'opère beaucoup plus efficacement par ce qu'on appelle « la propagande individuelle » — la propagande qu'on fait dans son entourage ou au cours de ses déplacements — que par une propagande plus retentissante, plus bruyante. N'est-il pas vrai que si l'on veut combattre la jalousie — pour prendre un fait — rien ne vaudra l'exemple d'un couple de compagnons dont les amours latérales ne troublent pas la bonne harmonie, l'un et l'autre, sachant de quoi il retourne? Et ainsi de suite.

L'exemple de E. Armand peut s'étendre au patriotisme et rien ne vaut pour un antipatriote que la désertion pour démontrer la véracité de ses idées. Ou alors, il faut considérer l'ensemble des idées anarchistes comme des idéaux irréalisables à jamais dans le domaine de la pratique.

D'ailleurs, pour une fois, je suis d'accord avec M. Paul Bourget, et je dirai comme lui, dans le *Démon de midi* pour terminer mon article : « Il faut vivre comme on peut, sinon, tôt ou tard, on finit par penser comme on a vécu. »

René GHISLAIN.

(1) Europe, 15 février 1925.

Du haut d'Aldébaran...

Toute la presse du « Cartel », de M. M. Pierre Bertrand à L.-O. Frossard — mais au fait, n'était-il pas, il y a seulement trois ans à l'*Humanité*, celui-là? — en passant par Lautier, exulte. Il paraît que la présence dans le nouveau ministère Painlevé de plusieurs membres du cabinet Herriot, est l'indice de la volonté du prudent Paul d'effectuer des réalisations *démocratiques*.

Je confesse que jusqu'à ce jour, j'ignorais l'exacte portée de ce mot : « démocratique ». Avouez que c'est difficile. Tous les partis candidats aux élections sont — selon les affiches — des partis de « *progrès démocratique et social.* » Allez donc vous y reconnaître avec ça ? Vous êtes bien malins si vous y parvenez!

Mais cette fois-ci, MM. Pierre Bertrand, Lautier, L.-O. Frossard, ont daigné accorder des précisions, et indiquer un exemple de reforme « démocratique » : la réduction du service militaire à un an.

Réjouissez-vous, bonnes gens de notre bon pays de France. Grâce au « généreux idéal démocratique » qui anime vos « dirigeants », vous n'aurez *qu'un an* de service militaire à faire? Pendant 365 jours un quart (366 les années bissextiles) seulement, vous serez astreints à « faire l'exercice » dans la cour d'une caserne sale! Pendant 365 jours 1/4 seulement, vous devrez exécuter des ordres imbéciles! Pendant 365 jours 1/4 seulement, vous serez injuriés, battus, menacés? Mais c'est magnifique! Et vous ne bondissez pas de joie!... Quoi? Qu'entends-je?... Qu'osez-vous dire? Vous demandez pourquoi l'on ne supprime pas purement et simplement le service — la corvée serait plus convenable — militaire!!!!! Vous avez entendu?... Tenez, c'est à vous dégoûter de vouloir des « réformes democratiques! »

Un Sauveur s'est fait jour en notre doulce France, un vrai Sauveur, celui-là, un Sauveur auprès de qui M. Caillaux n'est qu'un pisse-froid... Voyons, vous ne devinez pas?...

C'est notre très cher ami M. Pierre Taittinger, rédacteur en chef de *la Liberté*, député de Paris, président d'honneur, etc... etc... etc... Ce brave homme est persuadé que seule une dictature genre Mussolini sauvera « la France ». Il est évident que M. Taittinger entend par là la France des banquiers, des évêques, des hommes d'Etat... Il est non moins évident que — toujours pour M. Taittinger — pour que la dictature soit efficace, il faut qu'elle soit exercée par lui. A ses yeux — et nous le comprenons sans peine — une dictature sans lui ne serait vraiment plus digne de ce nom. Et comme M. Pierre Taittinger, député de Paris, rédacteur en chef de... etc..., etc..., est un homme *d'ordre*, il tâche à rallier et grouper ses ligues fascistes. Ce n'est pas chose facile. Depuis l'échauffourée de la rue Damrémont où ils conçurent que le fascisme ne consistait pas seulement en une parade, les jeunes gigolos des Jeunesses Patriotes, encore tout tremblants de peur, se terraient, se rapetissaient, s'évertuaient à se faire oublier tout en nettoyant leurs culotes...

Mais les mois ont passé... Le souvenir de la nuit tragique s'est estompé dans les cerveaux... Et notre aspirant-dictateur, jugeant le moment propice, essaie de ranimer la confiance et l'audace dans ses brigades de fer, celles qui, celles que, celles dont... etc... Entendez-le :

« Qu'a fait Mussolini? Au-dessus des partis, impuissants et déconsidérés, il a dressé le drapeau national. Brisant les liens qui les enserraient dans des formules surannées, il a appelé à lui, pour en faire un faisceau, toutes les forces nationales.

« La France doit s'inspirer de cet exemple... C'est à rechercher les conditions d'un accord nécessaire entre tous ceux qui placent la nation au-dessus de tout, que s'attachent nos « Jeunesses Patriotes. »

Cet appel au fascisme est significatif. Nos amis sauront ce qu'ils ont à faire. Nous vous attendons de pied ferme, vous et vos « Jeunesses », M. Taittinger!

Mussolini en herbe, vous aurez à compter avec nous!

⁂

Je détache de *La Liberté* du 5 un entrefilet intitulé : « *Ce qui est interdit à un particulier, à l'Etat on le pardonne...* » Je ne connais pas l'auteur de ces lignes, mais je l'assure de ma cordiale et entière pitié. S'il en est encore à constater cela...

⁂

Un anarchiste peut-il collaborer à des journaux bourgeois? Tant que la collaboration est littéraire ou artistique, la question ne se pose pas. Mais je crois qu'elle peut même dépasser le cadre — comme diraient nos jeunes surréalistes — d'une simple collaboration littéraire. A mon avis, l'anarchiste qui développe dans un journal bourgeois des théories subversives, sous une forme assez élégante pour que les lecteurs du journal les acceptent et les digèrent, fait œuvre plus utile que le rédacteur des feuilles libertaires.

Celui-ci prêche à un public déjà converti, celui-là entreprend un public à convaincre.

Et je crois que ceci est plus efficient que cela.

Cecil GEORGE-FÉLICE.

Au premier novembre, votre abonnement prendra fin. Hâtez-vous de nous adresser votre réabonnement, six fr. par chèque postal à André Colomer, 724-45, Paris.

Vient de paraître :

J.-H. FABRE

ou une leçon d'énergie
par
GEORGES VIDAL

Etude claire et sobre sur ce fils du peuple qui devint, par sa rude énergie et son ardente intelligence, le grand savant que l'on sait.

Prix : 1 fr. 25, franco : 1 fr. 40 à la « Librairie de l'Insurgé », 259, rue de Charenton, Paris-12e.

De Montmartre à Montparnasse

DE MONTMARTRE A MONTPARNASSE

Je n'aurais pas voulu entamer de polémiques avec Poldès, surtout au sujet de simples peccadilles, mais il se produit depuis quelque temps déjà une série de petits faits qu'il m'est impossible de passer sous silence. Je ne reviendrai point sur la mise en garde contre le Club des Insurgés, mise en garde parue en son temps dans un journal d'opinions chancelantes, je ne parlerai pas non plus de certaines lettres de violences et d'injures, je dirai seulement aux lecteurs de ce journal que Léo Poldès, directeur-propriétaire du Club du Faubourg, grand organisateur des débats contradictoires, ami fervent de la libre parole, partisan zélé de ceci et de cela, et puis que sais-je... je dirai seulement que Léo Poldès a fait recouvrir nos affiches apposées sur les murs des Sociétés Savantes.

Il est évident que monsieur Poldès est froissé de la naissance du Club des Insurgés, beaucoup plus assurément que de la résurrection du Club du Quartier Latin, puisqu'il en a respecté la publicité, mais enfin s'il y a eu de la malveillance depuis trois mois ce n'est pas de notre part qu'elle est venue. Si j'étais mauvaise langue je pourrais raconter à ce sujet des tas d'histoires gaies concernant le Club du Faubourg, mais encore une fois je ne veux pas de polémiques avec Poldès... il fut un temps où je le considérais comme un homme d'esprit!

Je ne vais pas insister sur cette lamentable histoire, car j'aurais trop peur de comparer Léo Poldès à un commerçant craignant la concurrence ou bien encore à un enfant dévorant des yeux la boutique d'un pâtissier; je me bornerai seulement à souhaiter que nos affaires soient désormais respectées par le Club du Faubourg.

***

Les amateurs de spectacle judiciaire s'en donnaient à cœur joie vendredi dernier, car il n'est pas encore d'usage, à la cour d'assises tout au moins, de se transporter en calèche sur les lieux du crime.

Ce que je tiens à faire remarquer ici ce n'est point l'attrait du spectacle, certes non, je soulignerai seulement la brutalité du personnel de l'ordre, brutalité qui se trouve stigmatisée jusque dans les journaux les plus conservateurs. Cette fois, peut-être, les grands bourgeois comprendront-ils que la police est recrutée parmi ce qu'il y a de plus vil et de plus bas? Comprendront-ils enfin que la flicaille est capable de tous les forfaits!

Lundi, lors du témoignage de Lannes, Marlier, Delange et consorts, cette brutalité s'est trouvée au paroxysme... On a vu les gardes municipaux charger les curieux empressés, on a vu les agents en civil taper à tour de bras sur les femmes et les vieillards qui faisaient la queue, on a vu enfin ce qui se passe régulièrement aux manifestations ouvrières...

Il n'y a pas que le procès des chefs policiers aux audiences de l'affaire Philippe Daudet, il y a celui de tous ces crétins qui revêtent l'uniforme de la paresse et de la bestialité. Rien d'étonnant après cela que les journaux annoncent de temps à autre des attentats contre les gardiens de la paix et autres brigands. Je suppose que le journaliste du *Petit Journal* proprement assommé, il y a une huitaine de jours, par une brute avinée écrira comme moi quelques lignes bien senties et que les étudiants n'hésiteront plus à conspuer les agents du désordre.

Quand donc serons-nous délivrés de cette lèpre?

***

Je viens d'apprendre une belle aventure et je me fais un plaisir de vous la conter : Il était une fois un jeune écrivain de grand talent qui avait peur de mourir pour son pays et lors de la circulaire du ministre de la guerre en date du 11 mars 1815, circulaire concernant l'appel de tous les militaires rentrés dans leur foyer et dont il faisait partie, cet écrivain resta bravement caché sous son toit tandis que Louis XVIII fuyait bravement à l'étranger et que Napoléon luttait à Ligny et à Waterloo. Plus tard le même écrivain raconta son héroïsme durant la période des Cent-Jours et devint, peut-être en cet honneur, membre du Gouvernement...

A votre avis, n'est-ce pas, chers lecteurs, un pauvre diable aurait été fusillé; aussi, de qui s'agit-il : tout simplement de A. de Lamartine, auteur de *Graziella* et de *L'Histoire des Girondins!* Et qui a dénoncé ce parjure : le *Figaro!* Evidemment pas dans ces termes, mais enfin qui sait comprendre les phrases sait deviner les hauts faits de certaines personnalités.

***

Un petit mot pour rectifier l'article de l'ami Cordoin paru dans le dernier numéro de l'*Insurgé* : Hémier, directeur de l'Excelsior-Concert, n'a pas voulu nous donner son établissement parce qu'il avait connu autrefois l'étoile de la troupe et parce qu'il avait peur que nos réunions lui fassent du tort auprès des électeurs du treizième arrondissement. A titre d'indication je vous déclare que maître Hémier s'est présenté candidat aux élections municipales et qu'il a été copieusement blackboulé par le communiste Colly.

J'ajoute que le sieur Hémier, quoique président du Conseil d'administration des « Epiciers Détaillants de la Région Parisienne », n'a jamais détaillé les vestes; il ne les prend qu'en gros!

***

Maintenant que les veillées sont revenues et que tous nos sympathisants sont rentrés dans nos murs, je verrais d'un bon œil que la tentative des Amis de l'*Insurgé* soit reprise dans différents arrondissements et principalement au Quartier Latin. La première réunion ayant eu un demi-succès, j'insiste pour que l'on continue le chemin tracé. La parole est aux camarades universitaires!

O. F.

PETITE CORRESPONDANCE

Aristide Lapeyre, demande à Dior, de Paris de lui récrire, sa carte renvoyée à Paris ayant été égarée par la poste.

***

Dargy et Pierre C. envoyez votre adresse pour com. urgente à A. Lapeyre.

Les Hommes saouls

Ils ne sont dans leur état naturel que lorsque leurs tripes sont pleines de vin.

On est stupéfié de la quantité de liquide qu'ils peuvent absorber. Comme aucun habitant du pays n'est capable de boire autant qu'eux, on a pour leur personne une grande considération, et c'est à qui les invitera à vider un pichet.

Ils ne sont point méchants drôles, et ont leur place à table, chaque fois que quelqu'un se marie, ou que l'on baptise un enfant.

Ils chantent alors les romances à pleine gueule, et racontent des histoires d'hommes saouls, qui rendent le monde malade à force de rire.

Quand ils ont bien mangé, bien chanté et bien bu, ils s'en vont dormir dans un coin de l'étable, et en se couchant, les bêtes qui les connaissent et qui sont bien bonnes, prennent bien garde de ne pas les écraser.

Ils sont deux comme cela dans notre village, et ils ne travaillent jamais. Leur état est de boire, et personne ne songe à médire d'eux.

Il y a les hommes saouls, comme il y a tout ce que le bon Dieu a mis sur la terre.

Les taupes, les limaces, les chenilles sont des êtres nuisibles à l'homme, et l'on fait tout ce qu'il est possible de faire pour les détruire. Les hommes saouls, eux, ne font point de mal aux chrétiens. On n'a donc aucun motif de leur en vouloir..

Ils ne demandent jamais rien à personne, et si on leur accorde un pichet de vin quand ils viennent à la maison, c'est parce qu'il y a toujours eu des hommes saouls dans le pays, et que la coutume est de leur donner à boire.

Nos pères ont fait comme cela, et nous les imitons dans toutes leurs actions. Si nous ne donnions pas à boire aux ivrognes, ils ne seraient plus ce qu'ils sont, et quelque chose manquerait au village. Ce serait un lieu sans ivrognes, et partant, un autre village.

Or, nous avons connu le lieu où nous sommes nés, tel qu'il est, et il ne peut pas être autrement que cela.

Pour que notre vie soit notre vie, il faut qu'elle s'écoule telle qu'elle est. C'est pourquoi nous avons besoin de nos hommes saouls, comme nous avons besoin de notre maison, de notre église, et de tout ce que nous connaissons qui nous est indispensable dans la vie.

***

Quand les hommes saouls passent dans la rue, tout le pays est en gaîté. Les petits enfants et les chiens courent après eux, en manifestant leur joie chacun à leur manière. Les boutiquiers et les commères viennent sur le pas de leur porte, et se tiennent le ventre, tant ils éprouvent de bonheur.

Parfois, les bougres sont si saouls, qu'ils finissent par tomber le nez dans le ruisseau.

Ça devient du délire, et quand on a ri tout son comptant, on les dépose avec précautions sur le tas de fumier le plus proche, afin que, le soir venu, les charrettes ne les abîment pas par mégarde en rentrant des champs.

Quand ils ne sont pas saouls, la tristesse envahit leur âme, et le village devient comme engourdi. Mais bientôt la gaîté reparaît partout, car ils ont retrouvé leur raison d'être au fond d'un broc de vin rouge. Ils sortent d'une maison, et se donnent le bras, en entonnant des chants qui emplissent la rue.

***

Tant que le bon Dieu nous donnera du vin, nous aurons des hommes saouls dans le village. Quand les deux que nous connaissons seront morts, le lendemain, il en surgira sûrement deux autres qui se saouleront autant qu'eux, et qui, du premier coup, sembleront n'avoir jamais été de leur vie autre chose que des hommes saouls.

BRUTUS MERCEREAU.

Réalisons l'Unité au plus tôt.....

Le congrès interconfédéral a tenu ses assises. Quel a été le résultat? Des discussions, des ordres du jour, des promesses de part et d'autre! Mais des réalisations aucunes! Cependant, la classe ouvrière attend anxieusement le jour tant désiré et si utile où, faisant abstraction du passé, les forces exploitées se ressouderont. Il faudrait tout de même que les syndicalistes révolutionnaires se situent fermement!

Allons-nous rester encore longtemps dans cette situation? D'après les déductions que nous venons de tirer, nous voyons que les chefs (appointés) ne veulent pas du tout de cette *unité*. Pour les raisons qu'ils font passer leur intérêt personnel avant ceux de la classe ouvrière. Pourtant, les événements actuels qui se déroulent journellement demandent une action efficace et coordonnée de la classe ouvrière. La guerre du Maroc, le fascisme, le capital et tout ce qui nous oppresse. Il faut le dire clairement : Sommes-nous en état de lutter contre toutes ces choses? Je dis non! Les uns et les autres tirent chacun de leur côté. Et de ce fait tous les mouvements de la classe ouvrière sont voués à des échecs. Regardons bien en face la situation dans laquelle se trouve le prolétariat actuellement et ce qu'elle pourrait être en faisant l'*Unité*. Nous devons oublier ensemble le cauchemar de nos luttes intestines de ces dernières années. Creusons ensemble la fosse commune où nous enterrerons toutes les injustices subies et tous les malentendus.

Faisons-nous des concessions. Et je crois que les syndicalistes révolutionnaires n'en seront point diminués pour cela!

Nous avons commis une faute où plutôt une erreur en quittant les C. G. T. Nous avons cru, en nous retirant dans l'autonomie, être compris par la classe ouvrière et que celle-ci aurait joint ses efforts avec les nôtres, afin de faire triompher le *vrai* syndicalisme révolutionnaire. Mais elle est restée indifférente à nos appels pourtant sincères, ayant toujours été trompée jusqu'à l'heure actuelle par des politiciens de tout accabit.

Sur l'appel de l'Union Fédérative, les syndicats autonomes vont avoir à se situer. Je ne crains pas ici de donner mon point de vue à ce sujet. Sans partir d'un point de vue sectaire, mais étant fatigué de voir la classe ouvrière se débattre sans arriver à aucun résultat. Et, de plus, les syndicats autonomes voués à l'impuissance. Je dis que nous devons reprendre notre place dans les organismes centraux et lutter, en ne faisant pas comme autrefois des polémiques sur des questions personnelles, mais pour faire connaître ce qu'est le syndicalisme révolutionnaire, afin de le faire revivre.

Que chacun se pénètre du but à atteindre et nous aurons travaillé pour le bien de tous.

E. TEVENAT,
du Syndicat autonome des Cuirs et Peaux de Romans.

Ecole du Propagandiste anarchiste

Dimanche 8 Novembre à 14 h. 30, *Foyer Végétalien*, 40, rue Mathis (métro Crimée). Conférence par le camarade sculpteur Larapidie

sur Art et Anarchie

P. S. — Camarade est demandé pour seconder Meunier pour les cours de français, urgent : Écrire à Chéron, à la Solidarité, 15, rue de Meaux, Paris (19e).

LIBRAIRIE DE "L'INSURGÉ"

Remise de 10 % aux abonnés du journal

La Librairie de l'Insurgé, *qui publie ci-dessous une liste de quelques-uns de ses livres, est en mesure de fournir, dans le plus bref délai, tous les ouvrages intéressant les lecteurs du journal. Nous avons eu quelques difficultés pécuniaires et surtout un manque de temps pour l'organiser; mais ,avec un peu de bonne volonté de la part de nos correspondants, et un effort persévérant de notre côté, son fonctionnement est au point.*

Envoyez-nous vos commandes nombreuses : vous nous permettrez ainsi de nous développer et de faire vivre l'Insurgé.

QUELQUES LIVRES A RECOMMANDER :

LITTÉRATURE

Marie du Peuple, de Marcelle Vioux	7 50
Le Voleur, de Georges Darien	6 75
Biribi armée d'Afrique, de Georges Darien	4 50
Les Inédits, de Dostoïevski	7 50
Les Revenants, de Henrik Ibsen	4 »
La Dame de la Mer, Un ennemi du peuple, par Henrik Ibsen	6 75
Œuvres poétiques complètes 3 *vol.* chaque de Shelley	7 50
Guerre et Paix, Léon Tolstoï	6 75
La Sonate à Kreutzer, L. Tolstoï suivie de *La Mort d'Ivanillitch*	6 75
Ménilmontant, de Roger Dévigne	10 »
Le Rouge et le Noir, Stendhal	7 »
Œuvres, de Villon	3 50
Intentions, de Oscar Wilde	6 75
Servitude et Grandeur militaire, de A. de Vigny	3 50
Autour d'une vie, de Kropotkine	10 »
Un homme si simple, d'André Baillon	6 75
Le Calvaire, d'Octave Mirbeau	10 »

SOCIOLOGIE, PHILOSOPHIE

A nous deux Patrie, d'A. Colomer	10 »
La Conquête du Pain, Kropotkine	6 75
Chants, Usines, Ateliers, Kropotkine	6 75
La Commune, Louise Michel	6 75
L'Evolution, la Révolution et l'Idéal anarchique, de Elisée Reclus	6 75
L'Unique et sa propriété, de Max Stirner	6 75
Discours civiques, de Laurent Tailhade	6 75
La Douleur universelle, Sébastien Faure	7 50
Les Illusions de la Victoire, de Norman Angell	6 75
Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction, de M. Guyau	7 »
Pessimisme et Individualisme, G. Palante	3 50
Origine des espèces, Darwin	10 »
Education sexuelle, Marestan	7 50

Tous ces livres sont envoyés avec augmentation de 50 centimes pour le port.

Le livre d'André Colomer

"A nous deux Patrie!"

Ce qu'on en a dit dans la Presse

Le livre d'André Colomer : « A nous deux, Patrie! » *a obtenu un si vif succès que les quatre premiers mille ont déjà épuisés.*

Au moment où nous lançons une nouvelle édition de l'œuvre, il est bon de faire savoir quels sont ceux qui ont osé, *en toute indépendance d'esprit, parler de* A nous deux, Patrie!

Voici quelques extraits de la presse :

De l' « ERE NOUVELLE » (courrier littéraire) :

M. André Colomer vient d'éditer un volume que tous ses amis attendaient depuis longtemps. On sait les opinions de M. André Colomer, ancien rédacteur en chef du *Libertaire*. Aussi sommes-nous loin de partager toutes ses véhémences et toutes ses indignations. Parmi les personnages qu'attaque M. André Colomer nombreux sont ceux qui ont conservé — et conservent toujours — notre plus parfaite estime. Mais M. Colomer est un poète et il faut beaucoup pardonner aux poètes... Polémiste lyrique dont le verbe évoque souvent la magnifique virulence d'un Léon Bloy, l'auteur de *A nous deux Patrie* doit arrêter l'attention des lettrés et des indépendants. L'œuvre curieuse et forte qu'il a su réaliser est de celles dont notre littérature est la plus pauvre. Les outrances de sa sincérité lui attireront de nombreux ennemis, mais sa courageuse loyauté saura lui créer des défenseurs parmi les hommes libres.

DE M. GUS BOFA, DANS « LE CRAPOUILLOT » :

Il faut une foi ardente en ses idées, pour prendre à parti, seul à seule, une entité aussi formidablement établie que celle-là.

André Colomer possède cette foi : c'est à savoir, en la souveraineté de l'individu qui oppose l'anarchie au communisme.

Cette division radicale du monde en deux catégories : le *Moi* et le *non-Moi* aisément admissible au point de vue métaphysique, biologiquement absurde, il la transporte dans le plan social.

Les conclusions qu'il en tire : apologie de Bonnot, de l'insoumission militaire, la décollation éventuelle de quelques personnages en vue, qui paraîtront, à la majorité des lecteurs, de gracieux paradoxes, me semblent au contraire déduites avec une logique infinie de ces prémisses raisonnables.

Dans la seconde partie de son livre, André Colomer nous expose le mécanisme d'une éthique, basée sur le même principe anarchique, et nous explique sa propre formation spirituelle.

Il nous y apparaît un lettré sensible, plein de sincérité et de courage, et animé d'un idéal sympathique.

DE MARCEL MILLET, DANS « LE LIBERE » :

Le livre de Colomer est leçon d'énergie, ce n'est pas une œuvre pour délasser les snobs, ce n'est pas du marivaudage, le carnet à potins du petit prodige à la mode, le bidet du poètaillon « plein aux as! » C'est la vibrante clameur de l'insurgé, le témoignage d'un grand costaud, qui ne farde pas ses sentiments, et qui n'a peur ni des mots ni des actes. Livre vengeur, et digne de respect, de toutes façons, car ces forces ne sont pas communes, en cette infecte époque, et nous avons le devoir de lutter contre toutes les guerres, toutes les saletés!

Colomer écrivit là près de 500 pages, bourrées de documents. Il témoigne! Saluons un homme; la révolte est féconde, une œuvre comme celle-ci est au-dessus des partis. Et si nos jugements (sur quelques hommes) diffèrent parfois, du moins est-il un lumineux carrefour où nous nous rencontrons pour la juste protestation, pour la fraternelle accolade!

TOUS LES LECTEURS DE L'INSURGE *VOUDRONT AVOIR « A NOUS DEUX PATRIE! » DANS LEUR BIBLIOTHEQUE.*

LE LIVRE EST MIS EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES. MAIS LE MEILLER MOYEN DE SE LE PROCURER EST D'ADRESSER LA SOMME DE DIX FRANCS, PAR CHEQUE POSTAL COLOMER 724-45, PARIS, AUX BUREAUX DE L'INSURGE, 259, *RUE DE CHARENTON.*

LISTE DE SOUSCRIPTION

Moreau, 2 fr.; Jeanne Murgadella, 2 fr.; Abrial Henri, 1 fr.; Bertrand, 3 fr.; Papillon, 8 fr.; Autant Lara, 50 fr.; Un poète, 10 fr.; Loriat, 4 fr.; L. S., 2 fr.; Un Esperantiste, 2 fr.; P. Fernier, 1 fr.; Bertrand, 6 fr.; Un Individualiste, 5 fr.; Painon, 5 fr.; Normand, 5 fr.; Un copain, 5 fr.; Serru, 5 fr.; Petitpierre, 20 fr.; Un militaire sans numéro, 10 fr.; Réunion des Insurgés, 100 fr.; Marcel Toutan, 10 fr.; Léon Martin, 4 fr.; Ernest Tanrez, 3 fr.; Decuignière, 3 fr.; Ferlin, 10 fr.; Georges Laingui, 5 fr. Train, 5 fr.; Croisy, 5 fr.; Moreau, 2 fr.; Seguin, 5 fr.; Kiouane, 3 fr. — Total 301 francs.

C'est grâce à cette liste de souscription que le journal peut vivre. Envoyer les souscriptions à Colomer chèque postal 724-45.

Le Gérant : André COLOMER

Imprimerie Spéciale de l'Insurgé

Fédération Typographique MARQUE SYNDICALE

LE MOUVEMENT ANARCHISTE

Groupe Universitaire et des 5e et 6e Arrts

Jeudi 12 novembre, à 21 heures, au 6, rue Lanneau, Paris-Ve. Causerie par le camarade Renau sur le sujet « Vivre sa vie ».

La contradiction est non seulement acceptée mais sollicitée.

Jeunesse anarchiste Rive-Gauche

Mardi 10 novembre, à 20 h. 30, au siège, 18, rue Cambronne.

Ordre du Jour :

1° Le Congrès de l'U.A. ;

2° Les récents incidents relatifs à notre Jeunesse, soulevés par la Rive droite.

Groupe du XIe

Mercredi 11 novembre, Causerie-Conférence par Bertrand Pierre sur G. de Maupassant, sa vie, son œuvre.

2, rue de Bagnolet, salle du 1er

Métro : Bagnolet

Groupe régional de Charenton

Discussion sur notre propagande et notre action sociale.

Réunion le Samedi 7 novembre, à 21 h., 5, quai de Charenton.

Conférences de l'Idée Libre

Dimanche 15 novembre, à 14 heuree, Maison Commune, 49, rue de Bretagne, Conférence par Han RYNER : *Pourquoi j'ai écrit « Le crime d'obéir ».*

Entrée : UN Franc.

Cercle d'Etudes économiques et sociales

Salle Hermenier, 77, Boul. Barbès, Paris

Réunion du Jeudi 12 Novembre, à 21 heures précises. - Ordre du Jour :

1° Présentation des nouveaux membres.

2° Etablissement du programme des travaux du Cercle.

3° Organisation de l'Université populaire.

4° Publicité.

Compagnons de l'En-dehors

Les COMPAGNONS DE L'EN DEHORS se réunissent le 2e et le 4e lundi du mois, salle Hermenier, 77, boulevard Barbès, à 20 h. 30 (métro Marcadet ou Poissonniers).

Lundi 9 novembre :

FRANC : *Exposé d'un projet individualiste de vie en commun. Réponse à certaines objections des adversaires du « colonisme ».* Les copines sont spécialement invitées.

Cercle Anarchiste du 18e

Salle Hermenier, 77, boulevard Barbès

Mardi 10 Novembre, à 21 h., E. ARMAND traitera :

La question du sexualisme dans l'émancipation individuelle.

Entrée libre, liberté d'expression assurée. Bibliothèque.

Pour prendre date :

Mardi 17 Novembre :

Doctoresse PELLETIER : *La désagrégation de la famille.*

Cercle Anarchiste du XXe

Le Cercle se réunit tous les jeudis, à 20 h. 30, 4, rue de Ménilmontant.

Jeudi 12 novembre, Causerie par le camarade TOUTAN sur la propagande anarchiste devant les événements actuels. Que tous les copains viennent nombreux.

Bibliothèque, journaux et brochures.

CONVOCATION

Salle de la Famille Nouvelle, 49, rue de Bretagne (métro Temple).

Les 3e Dimanches de chaque mois à 20 h. 30, de Novembre à Avril inclus

SOIRÉE ARTISTIQUE

Organisée par le compositeur L. A. DROCCOS avec le concours assuré d'artistes, chansonniers et interprètes, sélections : d'opéra, d'opéra-comique et d'opérettes.

Entrée 3 fr.

Leçons de chant, piano, solfège, préparation au Conservatoire. - Prix modérés.

L. A. DROCCOS, 45, Fg. Saint-Martin, Paris (10e).

Aulnay-sous-Bois

Est-il possible qu'une ville de 20.000 habitants ne compte pas quelques camarades désireux de se connaître? si oui; qu'attendent-ils pour se réunir et créer un milieu de libre discussion?

Le camarade Bonhomme, rue du Moulin-Neuf, à Aulnay-sous-Bois, fait appel à tous les camarades libertaires et individualistes, leur demandant de bien vouloir se mettre en relation avec lui, pour l'organisation d'un groupe qui se réunirait chaque semaine, et où il y serait fait une causerie par un camarade de bonne volonté. Bien entendu, cet appel s'adresse également aux compagnes.

Groupe du 13e

La dernière réunion du groupe aura lieu aujourd'hui vendredi à 20 h. 30, 163, boulevard de l'Hôpital, 13e.

Compte rendu du Congrès de l'U. A.

La situation financière du groupe et formation du groupe des 13e et 14e.

Groupe des 13e et 14e

La première réunion du groupe aura lieu mercredi 11 novembre, à 20 h. 30, r. du Château, 14e.

Une causerie sur la « Question sexuelle » sera faite par le camarade Lorent.

Nous invitons cordialement les sympathisants et lecteurs de l'*Insurgé* à assister à nos réunions.